



ÉLOGE

DE M. MORAND.

JEAN-FRANÇOIS-CLÉMENT MORAND, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, premier médecin du cardinal de Bavière électeur de Cologne, des Académies des Sciences de Stockholm, de Harlem & de Bruxelles; de la Société Royale de Londres, de l'Académie de médecine de Madrid, de la Société botanique de Florence; de la Société économique de Berne, & de la Société d'émulation de Liège, pensionnaire anatomiste de l'Académie des Sciences, naquit à Paris le 29 Avril 1726, de Sauveur-François Morand, de cette Académie, & de Marie-Clémence Guerin.

Le père de M. Morand comptoit parmi ses parens, plusieurs chirurgiens célèbres; lui-même s'étoit illustré dans cette profession, & avoit contribué à lui faire obtenir la juste considération dont elle jouit de nos jours. Il étoit naturel qu'il desirât d'avoir dans son fils un successeur qui soutînt le nom que sa famille avoit acquis dans la chirurgie. Mais quoique le jeune Morand eût pris pour l'anatomie le goût qu'il seroit difficile qu'un si bon maître & un exemple si glorieux n'eussent pas réussi à lui donner, il préféra l'état de médecin.

Le goût naturel de M. Morand le portoit à cultiver les sciences, mais beaucoup moins à en approfondir une en particulier, qu'à les effleurer toutes, & à rassembler sur chacune les faits singuliers ou importans, les observations neuves ou utiles qui s'offroient à sa curiosité, & qu'il cherchoit avec une activité infatigable. En parcourant ses observations

observations répandues dans une foule de recueils différens, on est également surpris de leur nombre & de leur variété. Des analyses d'eaux minérales, des observations sur la composition ou les effets de remèdes nouveaux, & sur l'utilité de divers instrumens de chirurgie; l'exposition de plusieurs maladies extraordinaires observées, soit dans l'homme, soit dans les animaux, & propres à éclairer sur les secrets de l'économie animale; des remarques sur quelques phénomènes de botanique ou de météorologie; l'histoire d'un insecte, la description d'une mine ou d'une montagne, des observations sur l'altération que différentes substances ont éprouvée ou dans la terre, ou dans la mer; des dissertations sur des antiquités, & enfin jusqu'à des recherches sur le lieu de la sépulture de cet Hermite Pierre, le premier auteur des croisades, qui doit son immortalité à l'honneur funeste, mais rare pour un particulier, d'avoir été la première cause de la mort de plusieurs millions d'hommes: tel est le tableau très-abrégé & très-incomplet de ce qu'offrent les ouvrages épars de M. Morand.

En 1759, il entra dans l'Académie comme adjoint-anatomiste; & on trouve dans les Mémoires de la même année, sa dissertation sur la construction intérieure & l'usage du thymus. Cet organe singulier existe dans la poitrine du fœtus des animaux vivipares, croît avec eux, & continue même de croître encore dans les premiers temps qui suivent la naissance; bientôt après il diminue, s'oblitére & disparaît presque en entier. Il exerce donc, dans les premiers temps de la vie, des fonctions qui deviennent ensuite inutiles à la conservation de l'individu, & n'entrent plus dans l'ordre des loix d'après lesquelles il doit exister. Comme les conjectures des anatomistes sur ces fonctions étoient peu satisfaisantes, M. Morand a cru devoir en former de nouvelles; & il suppose que, pendant le temps de la gestation, le thymus sépare du sang la partie laiteuse que lui fournit le placenta. Elle passe du thymus dans le canal thorachique, pour prendre enfin la route que suit le chyle dans les

animaux adultes. Lorsque l'animal est né & qu'il respire, ce même organe peut encore servir à la sécrétion d'une partie du sang, tant que la nouvelle route que prend alors la circulation n'est pas assez établie, & que le poumon n'exerce pas ses fonctions d'une manière complète. La position du thymus, sa construction intérieure, la nature des vaisseaux qui le parcourent, tout semble concourir à rendre vraisemblable cette opinion de M. Morand; & c'est beaucoup en ce genre, où l'ignorance, peut-être à jamais invincible, du premier principe de la vie, ne permet guère de s'élever au-dessus de la vraisemblance.

M. Morand s'occupa bientôt après d'un travail d'un autre genre. Il se chargea de donner à l'Académie la description de l'art d'exploiter les mines de charbon de terre; minéral dont la nature semble avoir tenu en réserve des masses immenses pour le temps où l'industrie des hommes auroit perfectionné tous les arts sans lesquels ce minéral seroit resté ou inutile ou même inconnu. Cette précaution est d'autant plus bienfaisante, que les progrès des arts accompagnent nécessairement ceux de l'agriculture, qui ne peut elle-même se perfectionner sans faire disparaître de la surface de la terre les forêts immenses qui la couvroient. En effet, la disette de bois dont on se plaint déjà depuis long-temps, n'est que la suite infaillible des progrès de l'agriculture & du commerce. Les forêts doivent diminuer jusqu'à ce que le bois ait acquis le prix naturel qu'il doit avoir relativement aux autres productions, & que ce prix soit assez fort pour en rendre la culture avantageuse. Ainsi, les moyens de multiplier les usages du charbon de terre & de les répandre, sont devenus un objet important, non pour ménager le bois, mais pour le rendre moins nécessaire, laisser plus de terrains à d'autres productions, & le réserver pour des usages dans lesquels il peut être plus difficilement remplacé.

Les travaux de M. Morand, sur le charbon de terre,

renferment à la fois tout ce que les sciences peuvent apprendre sur son origine ou sur sa nature, & les plus petits détails des travaux nécessaires pour le tirer de la mine, ou des usages économiques auxquels il peut être utilement employé. M. Morand prenoit au charbon de terre, aux ouvrages qui en ont traité, aux manufactures qui le consomment, à tout ce qui a quelque rapport, même éloigné, avec cette substance, cet intérêt vif, cette espèce d'enthousiasme que l'objet d'une longue occupation ne manque guère d'inspirer, dont ceux qui ne le partagent pas ne peuvent s'empêcher de s'étonner, que dans le premier mouvement on seroit tenté de trouver ridicule, mais qu'on respecte, par réflexion, comme la source de presque tout ce qui se fait d'utile.

M. Morand entreprit un grand travail relativement aux états de population, objet important en politique comme en médecine. Il rassembloit avec soin, tous les ans, ce qu'il lui étoit possible de recueillir, & il se proposoit de donner chaque dixième année le résultat de ses observations dans les Mémoires de l'Académie des Sciences; mais il n'a pu exécuter ce projet que pour deux époques, celle de 1770 & celle de 1780. Les recherches de ce genre n'ont encore, parmi nous, ni obtenu toute l'estime, ni excité tout l'intérêt qu'elles méritent, soit parce que l'art d'en tirer des résultats est encore & peu connu, & peu avancé, soit parce qu'elles assujettissent l'esprit à une marche trop simple & trop régulière, qui conduit à quelques vérités utiles, mais avec beaucoup de travail & très-peu de gloire; au lieu qu'on peut obtenir à peu de frais une renommée plus brillante, en renfermant des demi-vérités ou même des erreurs dans des maximes vagues, mais imposantes, & en les embellissant des formes de l'éloquence.

Quoique M. Morand n'eût presque jamais pratiqué la Médecine, il n'en étoit pas un membre moins zélé de la Faculté. Il y a souvent présidé à des thèses, dont quelques-unes avoient pour objets des questions curieuses:

telle est celle où il demande si les héros produisent des héros.

Cette question de la ressemblance des pères aux enfans dans les qualités morales, est sûrement une des plus dignes d'occuper les physiciens & les philosophes; mais il faudroit, pour la résoudre, avoir rassemblé un nombre d'observations d'autant plus grand, qu'il s'y trouve une source particulière d'incertitude à laquelle on ne doit pas sans doute attacher une importance trop grande, mais qu'il seroit imprudent de négliger.

L'humanité, le zèle de M. Morand pour le bien public, ne lui permettoient pas de refuser ses secours toutes les fois qu'une maladie épidémique ou extraordinaire réclamoit son assistance. Il donnoit ses soins aux malheureux & à quelques amis; il étoit même le médecin de trois communautés religieuses, qui, par la confiance qu'elles lui avoient montrée, avoient vaincu sa répugnance pour la pratique. Cette confiance n'a pas été trompée, si on en juge par leurs regrets & par le desir qu'elles m'ont témoigné de rendre ici en leur nom, à M. Morand, un témoignage public de leur reconnoissance.

M. Morand, fils d'un ancien Académicien, étoit né, pour ainsi dire, dans le sein de cette compagnie; il en avoit connu dès l'enfance le régime intérieur, & il l'aima toujours comme sa patrie. Sévèrement attaché à la règle, même dans les petites choses, ennemi des innovations, mais sans avoir l'humeur qui accompagne presque toujours cette disposition, & qui en trahit alors le motif, ceux mêmes dont il combattoit les opinions, respectoient la sincérité de son zèle & la pureté de ses intentions. Nous l'avons vu remplir, il y a peu d'années, les fonctions de directeur, avec ce mélange d'amour pour la règle & de condescendance pour ses confrères, que doit réunir le chef annuel d'une compagnie où il ne peut voir que des égaux; tandis qu'il savoit soutenir les intérêts de son corps avec cette dignité modeste

si convenable au représentant d'une Académie qui doit toute sa considération à son utilité réelle, & au mérite personnel de ceux qui la composent.

La santé de M. Morand paroissoit nous promettre de conserver encore long-temps un confrère qui nous étoit cher ; mais il fut attaqué d'une péripneumonie maligne, le 9 août 1784, & il y succomba le 13 du même mois, laissant une femme à laquelle il étoit uni par une amitié très-tendre, & dont il ne lui restoit pas d'enfans, & un frère, chanoine de la Sainte-Chapelle.

